



Le docteur Joseph Painchaud (1787-1871) Conférencier populaire

Sylvio Leblond

Numéro 36, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025283ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025283ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblond, S. (1971). Le docteur Joseph Painchaud (1787-1871) : conférencier populaire. *Les Cahiers des dix*, (36), 120–138. <https://doi.org/10.7202/1025283ar>



Dr Joseph Painchaud (1787-1871)

Le docteur Joseph Painchaud (1787-1871) conférencier populaire

Par SYLVIO LEBLOND

Cet homme a vécu 84 ans. Il fut, sans conteste, une des figures marquantes de son siècle. Il était d'une activité débordante. Le 17 février 1871, six mois avant sa mort, il donnait encore une conférence publique à l'Institut Canadien, conférence qu'il avait intitulée : « Le Ciel, Pique-Nique Céleste ! »

Toute sa vie se passa à Québec. Il connaissait bien Montréal et Trois-Rivières, et il avait 82 ans quand il connut Toronto. Il avait assisté à la deuxième réunion de l'Association Médicale Canadienne tenue dans cette ville le 10 septembre 1869. A son retour il a raconté son voyage dans *le Canadien* des 6 et 20 octobre de la même année. Il avait été fortement impressionné par cette jeune ville en plein développement et admettait que Montréal pouvait en être jalouse.

Né à St-Roch de Québec, il avait étudié au Petit Séminaire, comme il se devait à l'époque. Il s'initia à la médecine chez le Dr James Fisher, médecin de la Garnison, et, en 1811, il recevait une licence lui permettant de pratiquer la Médecine, la Chirurgie et l'Art obstétrique. Il n'existait alors aucune école de médecine, aucun enseignement organisé. On recevait un entraînement comme apprenti chez un médecin reconnu. Au bout de cinq ans on se présentait devant un comité d'examineurs nommé par le gouverneur. Et si on connaissait bien sa langue, un peu de latin, et si on avait des notions suffisantes de médecine on était reçu. Joseph Painchaud n'avait jamais mis les pieds dans un hôpital, n'avait jamais fait de dissection, mais il avait accompagné son patron auprès des malades, avait appris à préparer des médicaments et il avait lu ses manuels.

Il acquit bien vite une réputation, et en 1837, quand le Dr James Douglas eut à se choisir un associé pour prodiguer soins et enseignement à l'Hôpital de Marine, c'est le Dr Joseph Painchaud qui rencontra son approbation. Jusqu'en 1855, à cet Hôpital, on fit un enseignement intensif. Au Dr Painchaud échurent les maladies des femmes et des enfants, et l'Art des accouchements.

Dès 1832, le Dr Painchaud dirigeait les réunions de la profession médicale à Québec et on l'appelait le Doyen. Il défendait bien les intérêts de la profession et il ne se gênait pas pour dire son fait à un confrère dont la pratique frisait le charlatanisme¹.

Il écrivait facilement. Il était un bon enseignant et un conférencier recherché. Grand chrétien, il ne se serait jamais permis de discuter les textes bibliques ou évangéliques et les décisions de son évêque. Il se plaisait à faire de l'humour, à faire rire son auditoire, et on lui reprochait ses grivoiseries, qui blessaient certaines âmes « pures » mais attiraient des foules curieuses de l'entendre. Il parlait au peuple et son langage était simple. Il utilisait les termes du terroir, des comparaisons parfois très près, trop près de la nature.

Le 29 octobre 1850, le *Morning Chronicle* disait : « Le Docteur Painchaud est un de nos orateurs les plus populaires. Parfaitement maître de lui-même et plein d'esprit, disant beaucoup de vérités en riant, pourvu d'un ample fonds de faits et d'observations, il fait rire aux éclats son auditoire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il y a aussi dans ses discours une pensée, une tendance que les gens irréfléchis ne saisissent pas toujours assez bien. Il sait être sérieux aussi bien que comique et il possède à un haut degré le don de communiquer l'instruction. »

Après les troubles de 1837-38, les Chambres d'assemblée furent dissoutes. Le gouverneur et le Conseil exécutif déménagèrent à Montréal. En 1840, on imposa l'Union au Bas-Canada, et l'article 41 de la nouvelle constitution refusait de reconnaître le français comme langue parlementaire. En 1841, le nouveau parlement se réunissait à Kingston et il fallut attendre en 1844 pour obtenir la reconnaissance de la langue française par l'Assemblée.

1. Sylvio Leblond, Joseph Painchaud (1787-1871), dans *L'Union Médicale du Canada*, LXXXII (fév. 1853) : 1-6.

Québec, habituée aux grandes envolées de l'équipe Papineau, s'ennuyait. L'Union des deux Canadas avait porté un coup dur à la langue française et aux Canadiens français.

Des sociétés s'organisèrent dans toute la Province, plus particulièrement à Montréal et à Québec. Toutes avaient pour objet l'instruction de la jeunesse. On voulait développer chez elle le goût de l'étude et de l'histoire.

A Québec on vit apparaître l'Association de la Bibliothèque, l'Institut des Artisans, la Quebec Literary and Historical Society. L'Institut Canadien fut fondé en 1848, la Chambre de Lecture de St-Roch et la Section Saint-Jean de la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1851.

A Montréal la Société des Amis, fondée en 1842, disparut tranquillement pour faire place à l'Institut Canadien qui s'attira assez vite les foudres des ultramontains et de l'évêque de Montréal. On lui reprochait ses idées libérales et sa bibliothèque trop riche en ouvrages condamnés par l'Index. Un groupe s'en détacha pour s'appeler l'Institut Canadien-français².

Des Instituts Canadiens apparurent alors à Ottawa, à St-Hyacinthe et dans toute petite ville qui se respectait. Toutes ces sociétés encourageaient les conférences publiques et patronnaient les conférenciers. Tous les sujets y furent traités : histoire, chimie, physique, mécanique, études diverses, etc. Les journaux apportaient leur aide en publiant les travaux des conférenciers et les essais que ceux-ci ou d'autres gens instruits leur offraient pour publication.

Napoléon Aubin, qui, le 7 mai 1847, devenait rédacteur au *Canadien*, décrivait ainsi la mission de ce journal : « Progrès social, progrès intellectuel, protection et conservation des nobles institutions, de la belle langue qui nous sont chers et que nous tenons de nos ancêtres ; *éducation du peuple à tout prix* ; amélioration de l'agriculture ; extension de l'industrie et du commerce, administration impartiale de la justice, *tolérance éclairée*. Voilà

2. Victor Morin, Clubs et Société Notoires d'autrefois, dans *les Cahiers des Dix*, XV (1950) : 185-218.

les titres des travaux que nous nous imposons. » Sa « tolérance éclairée » le força à quitter le Canadien en 1849 à cause de ses attaques virulentes contre le Ministère Lafontaine-Baldwin.

Le Docteur Painchaud fut pendant plusieurs années un conférencier assidu et, disait-il souvent : « Je m'adresse au peuple, non aux savants. »

On peut se demander comment ce petit homme, qui avait une grosse clientèle qu'il visitait à cheval, qui présidait à toutes les réunions de la profession médicale de Québec, qui faisait du service à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'Hôpital Général et à l'Hôpital de Marine, et qui enseignait assidûment aux étudiants en médecine dans ce dernier hôpital, pouvait trouver le temps de préparer et d'écrire ses conférences et ses publications. Certaines rapportaient ses expériences et ses observations, mais toutes faisaient appel à des notions scientifiques qu'il avait dû puiser quelque part.

Dans son testament, rédigé en juillet 1862, on voit qu'il lègue à l'Hôpital Général son *Grand Dictionnaire des Sciences Médicales* en cinquante et un volumes avec le supplément complémentaire. Il lègue à son fils Antonio l'*Encyclopaedia Britannica* en dix-sept volumes et l'*Encyclopedie d'Histoire Naturelle* en quinze volumes. Il était donc bien muni, et ces sources étaient, à l'époque, indiscutables, mais il fallait quand même trouver le temps de les lire. Et on peut supposer que, le soir, les passants pouvaient apercevoir à travers les fenêtres de la maison de la rue de l'Arsenal, la lueur d'une lampe éclairant la pièce où le docteur, penché sur ses longues feuilles de papier bleu, entouré de ses encyclopédies, préparait ses conférences, ses publications médicales ou polémiques. Il approchait la soixantaine et, de 1844 à 1871, il ne cessa pratiquement pas d'écrire, de parler, d'entretenir le peuple.

Le 1er mai 1844, il présentait au public sa première conférence sur la « Digestion en rapport avec la Tempérance », dans la Salle d'Assemblée du Parlement, sur l'emplacement actuel du Parc Montmorency. Le public n'était pas habitué à ce genre de divertissement nouveau : les conférences publiques. Il était réticent, et l'assistance ne réunit que 60 personnes. Painchaud ex-

pliqua en langage populaire les phénomènes physiologiques de la digestion, non sans y insérer quelques observations amusantes et réalistes.

Il était un grand partisan de la tempérance pour laquelle on faisait alors campagne. On buvait beaucoup, en effet, et les tavernes étaient nombreuses. Le brandy et le rhum coulaient facilement dans le gosier de nos Canadiens. Dans cette conférence il compare les ivrognes au pourceau, qui dit-il, est le seul animal qui se saoule comme l'homme peut le faire.

Les journaux de Québec, tant anglais que français, firent de grands éloges du conférencier, mais, en annonçant la deuxième lecture sur le même sujet pour le 10 décembre de la même année, on promettait « qu'il n'y aurait rien de choquant pour les oreilles et pour les dames. »

A la troisième lecture, il y eut foule. On y voyait plusieurs membres du clergé. *Le Canadien* du 28 mars 1845 écrivait : « M. Painchaud a donné hier soir son troisième discours sur la Digestion. L'auditoire composé de dames et de messieurs de différentes origines était des plus nombreux et des plus respectables. On y remarquait plusieurs messieurs du clergé. M. Painchaud a été aussi éloquent et agréable qu'on peut l'être : tantôt grave, tantôt plaisant, il a su, pendant tout le cours de la soirée, intéresser et égayer ses auditeurs. A chaque instant sa voix était couverte par les tonnerres d'applaudissements qui partaient de tous les coins de la salle. »

Le 2 mai 1845 et le 8 janvier 1846, il entretint son auditoire de « Magnétisme Animal et Somnambulisme ».

Le 21 janvier 1847, il traita du « Sommeil Naturel. » *Le Canadien* disait le lendemain : « M. le Dr Painchaud a donné hier soir devant un auditoire aussi respectable que nombreux sa lecture sur le « Sommeil Naturel ». Malgré l'aridité apparente du sujet le savant et éloquent professeur l'a su traiter d'une manière aussi amusante qu'instructive, et a constamment enlevé les applaudissements de l'assemblée, souvent accompagnés de bruyants éclats de rire. »

Le 9 mars 1847, sa conférence porte sur « Les Cheveux, la Barbe et la Couleur de l'Homme. » L'auteur signale « qu'un groupe de « puristes » a prédit que le grivois docteur ne durera pas longtemps. Il est déjà vieux et son style badin, cherche plus le mot qui fait rire que le mot qui instruit. Bientôt, on le laissera tomber, disaient ces Messieurs. »

Le 18 janvier 1848, il présente une étude sur « L'Âme et l'Instinct ». Il reprendra ce sujet en 1857. Il commence par l'avertissement suivant : « Je prie mes auditeurs de ne pas oublier que mon travail n'est pas destiné aux savants. Dans cette lecture populaire, comme dans les précédentes, je m'attache uniquement à l'instruction du peuple, sans m'occuper de phrases, de style et pas toujours même de méthode. Qu'on me comprenne bien, voilà tout ce que je désire. Ce soir, je me propose de vous parler un peu de métaphysique ; il y a assez longtemps qu'on me reproche de ne m'occuper que de choses frivoles. En voici un qu'on trouvera, je l'espère, passablement sérieux et de quelque intérêt. » Le Fonds Verreau du Séminaire de Québec (Carton 50, No. 68) possède une section de cette conférence, celle qui traite de l'âme. On y trouve une description des merveilles qu'on rencontre dans les différents règnes. Je n'y ai rien trouvé qui puisse faire pouffer de rire les Québécois. Et pourtant *le Canadien* du 21 janvier 1848 écrit que « l'orateur fit beaucoup rire son auditoire, mais nous devons dire que le sujet qu'il avait choisi nous semblait comporter un peu plus de sérieux et de profondeur. Nous aimerions beaucoup voir M. le Docteur Painchaud qui peut, mieux que personne, réunir un public nombreux, s'attacher plutôt à instruire qu'à divertir. . . Nous craignons qu'en cherchant un peu trop à créer l'hilarité, il n'abuse de ses moyens et ne finisse par gâter le goût public qui a besoin qu'on le dirige vers le sérieux, si l'on ne veut pas que tous les orateurs consciencieux lui paraissent insipides. »

De fait, le goût des lectures était lancé. D'autres conférenciers se produisaient aussi, entre autres, les docteurs W. Marsden et P. M. Bardy. Ces deux confrères n'aimaient pas beaucoup le Dr Painchaud. Le Dr Marsden n'avait jamais pu se faire admettre à l'Hôpital de Marine et il en tenait le Dr Painchaud responsable. Le Dr Bardy, au retour d'un voyage aux États-Unis, s'était mis à

pratiquer l'homéopathie, ce qui lui avait attiré, même dans les journaux, des remarques acerbes de la part du Dr Painchaud. La popularité de ce dernier leur déplaisait sans aucun doute.

Le 17 janvier 1848, un groupe de jeunes, avides de s'instruire et d'instruire les autres, fondèrent l'Institut Canadien de Québec. Une bibliothèque fut organisée et Octave Crémazie, qui en était chargé, fournit à lui seul plus de la moitié des 1800 volumes qui la constituait au début. On conserva précieusement ces volumes d'abord dans une petite chambre de l'Hôtel Blanchard ; plus tard l'Institut put occuper un local dans les édifices du Parlement passablement désaffectés depuis la dissolution des Chambres.

En février 1848, le Dr Painchaud entreprend une série de quatre « lectures » sur « L'Univers ». La première est patronnée par l'Institut des Artisans, mais les autres le seront par l'Institut Canadien que préside Marc-Aurèle Plamondon. Ces quatre conférences furent publiées dans le *Répertoire National* de M. Huston (Volume IV, 1850). Ce répertoire ne vécut que deux ans, de 1848 à 1850.

Dès la première lecture on félicite le conférencier du « tableau magnifique qu'il a déroulé des merveilles de la création. On le félicite aussi d'avoir été plus sérieux et d'avoir cherché moins à faire rire qu'à instruire. » A la deuxième conférence on s'emballa et on n'hésite pas à écrire que « c'est à ce monsieur que l'on doit principalement l'intérêt que le public a pris tout-à-coup et qu'il semble avoir plus que jamais aux discours offerts par les institutions littéraires de notre ville. » (*Le Canadien*, 1er mars 1848)

L'Institut Canadien patronne maintenant les conférences du Dr Painchaud et les deux dernières sur l'« Univers » amènent une grande assistance.

Le 6 décembre 1848, il parle du Choléra asiatique. Les Québécois avaient subi deux grandes épidémies de cette maladie, en 1832³ et en 1834. Une autre s'annonçait pour 1849⁴ et le Dr Pain-

3. Sylvio Leblond, Québec en 1832, dans le *Laval Médical*, XXXVIII (fév. 1967) : 183-191.

4. Sylvio Leblond, Le Choléra à Québec en 1849, dans le *Journal de l'Association Médicale Canadienne*, LXXI (1954) : 288-296.

chaud, qui avaient combattu activement ce fléau, voyait avec appréhension venir l'année 1849, et il voulait en avertir la population.

A cette époque, certains croyaient que le choléra était contagieux et que la transmission se faisait par contact direct. D'autres, au contraire, ne croyaient pas à cette contagiosité, et le Dr Painchaud était de ceux-là. Dans sa « lecture » sur cette maladie, il affirme que le choléra n'est pas contagieux, qu'il ne se transmet pas par contact direct comme la picote, la vaccine, la teigne et la gale. Pour lui le choléra et le typhus sont des maladies infectieuses, c'est-à-dire qu'elles transmettent leur virus par l'entremise de l'atmosphère, qui doit présenter une certaine condition qu'on appelle la susceptibilité. Et l'individu doit aussi présenter cette susceptibilité à recevoir le virus et à le transmettre. Il apporte de nombreux exemples pour étayer sa théorie et il recommande fortement à ses concitoyens de se bien conduire, d'éviter les abus alimentaires et alcooliques, et surtout la peur et la panique pour ne pas se « susceptibles ». L'avenir démontrera cependant que le choléra est une maladie contagieuse qui transmet par contact direct son agent microbien, le vibrion cholérique, découvert par Koch en 1883, dans les selles des cholériques.

Le Dr Painchaud est intarissable. L'Institut Canadien annonce, pour la saison 1848-1849, qu'entre autres conférenciers, le Docteur apparaîtra quatre fois, le 6 décembre dans une conférence sur le « Choléra », le 4 janvier et le 8 février dans une conférence sur « L'Histoire du Tabac, de sa culture, de son importance pour le revenu public, de ses divers usages, et de son influence sur les moeurs et les manières », alors que le 15 février, il traitera de l'ivrognerie.

Le Journal de Québec avait dit de sa « lecture » sur le choléra : « ... malgré quelques saillies qui font en partie sa vogue, la lecture était bonne et substantielle. » Il n'avait pas aimé cette remarque et, au début de sa première conférence sur le tabac, il répond au journaliste : « Que mes saillies déplaisent au censeur général, personne ne lui en fera crime ; mais s'en suit-il que tout un public doive se soumettre à son goût, s'il l'a bizarre... »

Le Docteur assimile le tabac à l'alcool et affirme « que le rum et le tabac vont de pair. Le rum fait fumer et le tabac fait boire. »

Au cours de sa première lecture sur le tabac il compare le comportement de l'homme et celui des animaux. Ils se ressemblent par plusieurs côtés. Mais il conclut que seul l'homme fume, chique ou prise, et il ajoute : « L'homme est l'animal caressant, il s'embrasse, les colombes et les pigeons surtout se caressent et se donnent des baisers ; le cheval et la vache se lèchent. » *Le Journal de Québec* du 9 janvier, ou plutôt son rédacteur, M. Cauchon, attaque fortement le volubile docteur. Il l'accuse d'avoir dit : « le cheval et la vache se lèchent et font l'amour comme l'homme et la femme. » Il en est scandalisé. Une polémique s'élève. Le Dr Painchaud nie avoir dit les paroles qu'on lui attribue, tandis que M. Cauchon en profite pour lui reprocher ses « saillies, ses grivoiseries », qui font bien rire une partie de son auditoire seulement. . . Les attaques et les réponses se poursuivent et se répètent pendant une bonne quinzaine de jours tant dans *le Canadien* que dans *le Journal de Québec*. M. Cauchon traite le Docteur de « vieux » (il avait 62 ans), lui rappelle le souvenir cuisant de sa courte campagne politique de 1836, etc, etc.

Le 12 mars 1849, il en est à sa deuxième leçon sur l'ivrognerie. La polémique avec M. Cauchon vient de se terminer. Il dit : « Un journaliste de cette ville l'a déjà dit ; suivant lui : « Je dois être vieux. » Mais vous l'avez puni, l'insolent. Vous lui avez fait son procès, et avec vous, Mesdames et Messieurs, les procédures sont courtes, c'est connu. Vous l'avez jugé, condamné et exécuté de suite, par votre empressement à venir à ma lecture, empressement qui m'honore autant qu'il m'encourage à continuer ces soirées d'amusement et d'instruction. »

En parlant de l'ivrognerie, il décrit surtout la déchéance physique que produit cette habitude de boire, laissant aux moralistes le soin de présenter la décrépitude morale et sociale à laquelle aboutissent les ivrognes.

Le 5 janvier 1850, il commence une série de « lectures » sur les travers de ses concitoyens, intitulées : « Des bonnes et des mauvaises habitudes et de leur influence morale et physique. » A la première séance il ridiculise cette manie qu'ont les « grandes dames de s'élever le bas du dos en monticule. Eh ! qui sait où

s'arrêtera cette manie de se bourrer la croupe avec des sacs tantôt de laine, tantôt de crins et même de paille, car la servante, pour imiter sa maîtresse, ira jusqu'à se mettre un paillason sur le croupion. » Cette histoire de « croupion » qui fit tant rire ses auditeurs provoqua des réactions adverses chez certaines personnes qui se plainquirent de cette « malencontreuse lecture » où les dames avaient été insultées, lecture pleine d'inconvenance, à faire rougir. . . » Apparemment c'est à l'Institut Canadien qu'on avait été scandalisé. Il a voulu aller s'expliquer auprès de ces messieurs mais il a trouvé les portes fermées. Il décide, à regret, d'abandonner ses lectures et *le Canadien* qui devait publier son texte hésite à le faire.

Il revient tout de même devant son public et reprend ses « habitudes » le 30 octobre. Il s'excuse de certaines expressions « utilisées à sa dernière séance, mais il est heureux de constater qu'on lui a pardonné puisqu'on est revenu en foule. Il répète qu'il s'adresse au peuple et qu'il tient à utiliser son langage populaire. » Cette fois-ci il s'attaque au maillot et à la façon d'éduquer les enfants. Il condamne l'un et déplore l'autre.

Il s'était toujours douté qu'à l'Institut, un jeune prêtre, habile conférencier, un peu intrigué des succès du docteur, avait été l'instigateur du mouvement hostile contre sa personne. Ce jeune abbé pour qui il garda toujours une amitié réticente s'appelait Elzéar Taschereau, le futur cardinal.

Le 27 février, il répète, mais cette fois à la Salle de Lecture de Saint-Roch, sa conférence sur la digestion en rapport avec la tempérance. Il n'est plus patronné par l'Institut Canadien. La Chambre de Lecture de Saint-Roch est une nouvelle fondation. Le soir même où il donne la deuxième partie de sa conférence, soit le 27 mars 1851, l'abbé Taschereau donnait une lecture, à la Salle du Parlement, sur les « Etudes Classiques au Canada. »

Les « Erreurs Populaires » firent le sujet de six conférences. Commencées le 13 novembre 1851, à la Salle de Lecture de Saint-Roch, elles se terminèrent à la Salle Russell le 2 mars 1853. Dès la première, il prévient ses auditeurs qu'il ne blessera personne, qu'il ne s'attaquera pas aux choses de la religion. « A en croire plu-

sieurs, dit-il, c'est ce soir que je dois faire naufrage complet : « Nous connaissons le lecteur, disent-ils, et vous allez voir que, des erreurs populaires, il va vous faire un plat qui ne sera du goût de personne. Vous allez l'entendre dégoiser contre les pratiques les plus innocentes; vous allez voir qu'il va se mettre à déchirer les dévots et les dévotes, à tourner en ridicule leurs pieuses dévotions, celles mêmes que l'Eglise ne condamne pas. Les erreurs populaires seront pour lui une mine à exploiter au profit des libertins, qui s'attendent à bien s'amuser ce soir, soyez-en sûrs. »

« C'est avec de tels propos qu'on a réussi à épouvanter un bon nombre de mes auditeurs; ces messieurs triomphent d'avance. Ne les dérangeons pas, attendons un peu, laissons-les goûter le petit plaisir qu'ils viennent de se procurer; il sera de courte durée, comme vous allez en juger par vous-même. »

Puis il décrit la manie qu'ont les gens de faire de la médecine, de donner des conseils médicaux. Il fustige la magie, la sorcellerie, la baguette du chercheur d'eau, les charlatans les uromanciers, les ramancheurs. Il déplore la mendicité devenue presque une institution. Il condamne l'abus de la saignée, les changements fréquents de médecins, etc. Il parle ensuite de nos fins dernières, de la mort et des prétendues angoisses de l'agonie.

Le 28 janvier 1852, il demande à M. E. R. Fréchette, propriétaire du *Canadien*, de lui remettre sa deuxième lecture que celui-ci, refuse de publier. Il lui demande de rayer son nom de la liste de ses abonnés. Cela ne l'empêchera pas de marier sa fille Marguerite Antoinette à ce M. Fréchette le 26 du mois de juillet de la même année.

Le 1er avril 1852, il parle de « L'Harmonie Terrestre » aux membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, section Saint-Jean.

Le Canadien publie, les 13, 15 et 16 octobre 1857, un essai du Dr Painchaud intitulé « L'Esprit et le Genie. »

Le 19 novembre 1857, il répète sa conférence sur « L'Âme et l'Instinct », cette fois à la Salle de Musique, rue Saint-Louis, et sous les auspices de l'Institut Canadien. Il s'est donc réconcilié

avec cet Institut. La salle est petite et les auditeurs sont nombreux. Le 18 février 1858, il donne au même endroit : « L'Hygiène Publique et Privée. »

De 1859 à 1862, le malheur s'abat sur le Docteur vieillissant. Son épouse, malade depuis quelques mois, s'éteint à l'âge de 70 ans, le 18 mai 1859. En novembre 1861, son fils Edouard meurt. En 1855, un autre fils qui s'appelait Joseph, comme son père, était mort au Mexique. Il était médecin, avait fondé la Société Saint-Vincent de Paul à Québec, et se destinait aux missions. Il devait aller rejoindre à Vancouver Mgr Demers, qui venait d'être nommé évêque de ce nouveau diocèse. Un naufrage l'avait jeté sur les côtes du Mexique où il était resté pour y pratiquer la médecine. Ce n'est que trois ans plus tard, soit en 1858, que Mgr Demers put apprendre à sa famille la mort de Joseph Painchaud fils. Une fille qu'il aimait bien, Marie Joséphine, Soeur Saint-André, meurt à l'Hôtel-Dieu à l'âge de 43 ans. Madame E. R. Fréchette, une autre fille, meurt le 20 décembre 1862, à l'âge de 40 ans, après 10 ans de mariage. Pendant quelques années on n'entendra plus le Docteur Painchaud.

En 1868, il reprend ses écritures. Les journaux, en particulier le *Canadien*, reproduiront :

les 24 et 29 avril et le 1er mai 1868, ses « Réflexions astronomiques »,

le 1er mai, ses « Réflexions scientifiques »,

le 4 mai, ses « Explications bibliques »,

le 8 mai, ses « Questions grammaticales: Hic, Haec, Hoc, » qui se continuent les 18 et 19 mai.

le 28 mai apparaît « L'Age du Monde »,

finalement le même journal publie du 8 juin 1868 au 20 septembre 1869, quarante-trois « Etudes sur la Nature. »

Enfin, le 17 février 1871, il donne sa dernière conférence à la Salle de l'Institut Canadien : « Le Ciel, Pique-Nique Céleste ! » Il avait 84 ans et il devait mourir six mois plus tard, le 24 août 1871.

On a dit de lui « qu'il était l'homme le plus gai de Québec, s'il n'était pas le plus spirituel. Il était un des derniers et anciens

Canadiens qui ont survécu à M. de Gaspé, son ami, et qui étaient restés comme les plus beaux types de la race canadienne-française. »

Il aurait souhaité que tous ses écrits fussent un jour colligés et publiés, mais les années ont passé et ils dorment depuis un siècle. Les journaux de Québec en ont publié plusieurs, comme nous l'avons vu. Le Séminaire de Québec en conserve les copies dactylographiées de quatre de ses conférences. Les Demoiselles Baillargeon de Québec, petites-filles du Sénateur Pierre Baillargeon et arrière-petites-filles du Docteur Painchaud possèdent les originaux de plusieurs productions de leur aïeul, toutes écrites à la main, sur grand papier bleu, d'une écriture droite, bien formée, facile à lire et bien conservée.

Il aurait été intéressant de pouvoir s'arrêter à chacun des sujets qu'il a traités, pour y constater la richesse de la documentation, l'érudition de l'auteur, ses remarques et ses comparaisons amusantes, ses expériences personnelles et ses constatations nombreuses, accumulées au cours d'une longue et active carrière, mais il aurait fallu dépasser de beaucoup le cadre et les limites de ce travail.



Voici la liste des conférences, des « lectures » comme on disait alors, du docteur Painchaud :

1844 (1er mai) :

« La Digestion en rapport avec la Tempérance. » (première partie) Conférence donnée sous les auspices de l'Association de la Bibliothèque de Québec.

1844 (10 décembre) :

« La Digestion en rapport avec la température. » (deuxième partie) Conférence donnée sous les mêmes auspices à la Salle d'Assemblée du Parlement.

1845 (27 mars) :

« La Digestion en rapport avec la Tempérance. » (troisième partie) Au même endroit sous les mêmes auspices.

1845 (2 mai) :

« Magnétisme Animal et Somnambulisme. » (première partie) Conférence patronnée par l'Association de la Bibliothèque, donnée à la salle du Parlement.

1846 (8 janvier) :

« Magnétisme Animal et Somnambulisme. » (deuxième partie) Au même endroit sous les mêmes auspices.

1847 (21 janvier) :

« Le Sommeil Naturel ». Patronnée par l'Association de la Bibliothèque et donnée à la Salle d'Assemblée du Parlement.

1847 (9 mars) :

« Les Cheveux, la Barbe et la Couleur de l'Homme. » Patronnée par l'Association de la Bibliothèque au Parlement.

1848 (18 janvier) :

« L'Ame et l'Instinct. » Conférence donnée à la Chambre d'Assemblée du Parlement sous les auspices de l'Institut des Artisans.

1848 (8 février) :

« L'Univers » : première lecture. Conférence donnée à la Chambre d'Assemblée du Parlement sous les auspices de l'Institut des Artisans.

1848 (24 février) :

« L'Univers » : deuxième lecture. Conférence donnée à la Chambre d'Assemblée du Parlement sous les auspices de l'Institut Canadien (qui vient de naître le 17 janvier).

- 1848 (28 février) :
« L'Univers » : troisième lecture. Conférence donnée sous les auspices de l'Institut Canadien à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1848 (23 mars) :
« L'Univers » : quatrième lecture. Conférence au même endroit, sous les auspices de l'Institut Canadien.
- 1848 (11 avril) :
« L'Univers » : cinquième lecture. Conférence patronnée par l'Institut Canadien, donnée au même endroit, soit à la salle d'Assemblée du Parlement.
- 1848 (6 décembre) :
« Le Choléra Asiatique » : Conférence patronnée par l'Institut Canadien donnée à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1849 (4 janvier) :
« Le Tabac » : première lecture. Patronnée par l'Institut Canadien et donnée à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1849 (8 février) :
« Le Tabac » : deuxième lecture. Patronnée par l'Institut Canadien et donnée à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1849 (15 février) :
« De l'Ivrognerie » : première lecture. Donnée sous les auspices de l'Institut Canadien à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1849 (12 mars) :
« De l'Ivrognerie » : deuxième lecture. Donnée sous les auspices de l'Institut Canadien à la Salle d'Assemblée du Parlement.
- 1850 (5 janvier) :
« Des bonnes et mauvaises habitudes et de leur influence morale et physique ». (première lecture). Au Parlement et patronnée par l'Institut Canadien.
- 1850 (30 octobre) :
« Des bonnes et mauvaises habitudes, etc ». (deuxième lecture). Au Parlement et patronnée par l'Institut Canadien.
- 1850 (5 décembre) :
« Des bonnes et mauvaises habitudes, etc ». (troisième lecture). Sous les mêmes auspices et donnée au même endroit.

1851 (21 janvier) :

« Des bonnes et mauvaises habitudes, etc ». (quatrième lecture).
Sous les mêmes auspices et donné au même endroit.

1851 (27 février) :

« La Digestion en rapport avec la Tempérance. » (première lecture). Reprise de la série de conférences données le 1er mai 1844, le 10 décembre 1844 et le 27 mars 1845. Conférence donnée à la « Chambre de Lecture de Saint-Roch », société récemment formée.

1851 (27 mars) :

« La Digestion en rapport avec la Tempérance. » (deuxième lecture). Donnée à la Chambre de Lecture de Saint-Roch.

1851 (13 novembre) :

« Des Erreurs Populaires ». (première lecture). A la Chambre de Lecture le Saint-Roch.

1851 (23 décembre) :

« Des Erreurs Populaires ». (deuxième lecture). A la Chambre de Lecture de Saint-Roch.

1852 (27 avril) :

« Des Erreurs Populaires ». (troisième lecture). A la Chambre de Lecture de Saint-Roch.

1852 (6 novembre) :

« Des Erreurs Populaires ». (quatrième lecture). Conférence donnée à la Salle Russell.

1853 (9 février) :

« Des Erreurs Populaires ». (cinquième lecture). A la Salle Russell.

1853 (2 mars) :

« Des Erreurs Populaires ». (sixième lecture). A la Salle Russel.

1854 (8 novembre) :

« Le Choléra Asiatique ». Reprise de la Conférence donnée le 6 décembre 1848. Donnée à l'Hôtel le ville sous les auspices de l'Institut Saint-Jean.

1856 (1er avril) :

« Harmonie Terrestre ». Conférence donnée au même endroit sous les auspices de la section Saint-Jean de la Saint-Jean-Baptiste.

1857 (19 novembre) :

« L'Ame et l'Instinct ». (première lecture). Reprise de la Conférence prononcée le 18 janvier 1848. Donnée à la Salle de Musique sous les auspices de l'Institut Canadien.

1857 (20 novembre) :

« L'Ame et l'Instinct ». (deuxième lecture). A la Salle de Musique sous les auspices de l'Institut Canadien.

1858 (18 février) :

« Hygiène Publique et Privée ». Conférence donnée à la Salle de Musique sous les auspices de l'Institut Canadien.

1871 (17 février) :

« Le Ciel Pique-Nique Céleste ». Sa dernière conférence, donnée dans la salle de l'Institut Canadien.

Le Docteur a traité dans des articles de journaux, de plusieurs autres sujets qui auraient fait le sujet de plusieurs bonnes « lectures. »

Le Canadien publie les 13, 14, 15 et 16 octobre 1857 : « Esprit et Génie. »

Le même journal reproduit, du 8 juin 1868 au 20 septembre 1869, une tranche d'un travail très élaboré intitulé « Etudes de la Nature. »

Dans le même journal encore paraissent :

1865 (6 novembre) :

« Le Choléra Asiatique ».

1868 (24 et 29 avril et 1er mai) :

« Réflexions astronomiques ».

1868 (4 mai) :

« Réflexions Scientifiques ».

1868 (8 mai) :

« Explications Bibliques ».

1868 (18 et 29 mai) :

« Hic, Haec, Hoc, : questions grammaticales ».

1868 (27 mai) :

« L'âge du Monde ».

En 1868, il avait préparé une communication pour la première réunion de l'Association Médicale Canadienne à Montréal. Cependant, à cette réunion, on ne présenta que les rapports des Comités. Cette conférence inédite a été publiée dans le *Laval Médical*, en 1968, soit cent ans après, et in extenso (Sylvio Leblond, Une conférence inédite du Docteur Painchaud, dans le *Laval Médical*, XXXIX (avril 1968) : 355-360).